

Interview parue dans la revue de psychiatrie *Synapses*, n° 202, février 204

## ENTRETIENS AVEC ALAIN GRAS

**Bertrand Méheust.** Alain Gras, vous êtes professeur de sociologie à Paris I , et directeur du CETCOPRA . Pouvez-vous, pour les lecteurs de *Synapse*, préciser les orientations du CETCOPRA, ainsi que votre trajectoire personnelle de recherche?

**Alain Gras.** Le CETCOPRA (Centre d'étude des techniques, des connaissances et des pratiques) est un laboratoire d'orientation socio anthropologique qui s'intéresse à la manière dont les techniques ont un sens pour les acteurs, aussi bien au niveau ultime de l'opérateur qu'au niveau global pour la société toute entière. Sans aucun doute, nous partageons parfois des terrains avec l'ergonomie ou la sociologie du travail, mais nous avons une *intention philosophique* qui nous distingue de ces disciplines. Pour nous, réfléchir sur les techniques consiste à réfléchir sur le devenir, sur le projet collectif à l'œuvre dans la techno-logique.

**Bertrand Méheust.** J'en viens au livre que venez de publier, *La fragilité de la puissance*, sur lequel je souhaite vous interroger. Il porte un sous-titre éloquent: "Se débarrasser de l'emprise technologique". Pouvez-vous commencer par en résumer les grandes thèses, à commencer par cette idée de "trajectoire technologique", qui me paraît essentielle?

**A. G.** Je vous sais gré de mentionner d'emblée la notion de trajectoire technologique. Elle se situe au cœur du problème de la liberté humaine et du déterminisme technologique.

Il faut, en effet, tordre le coup au récit canonique de l'évolution technologique en montrant combien la notion de tendance technique, synonyme d'un progrès continu, est vide de sens. La notion de "trajectoire" ouvre, au contraire, à la différence de celle de "tendance", sur deux indéterminations, celle de l'origine et celle de la fin.

Je pose ainsi dans ce livre la question : "qu'est-ce que l'automobile ?" et je suggère que la réponse ne se trouve ni dans l'histoire de la thermodynamique ni dans celle des moyens de transport. La "bagnole" ne succède pas au char à bancs ou la voiture hippomobile, elle n'est pas non plus un carrosse à moteur. Certes, en elle se transmet une fonction ancienne, mais par elle aussi s'ouvre un nouveau sens à venir, l'horizon d'un univers du transport absolument neuf. Nul ne pouvait prédire au XIXe siècle la naissance de la voiture individuelle comme phénomène global, nul ne l'a d'ailleurs prévue, et nul ne peut dire aujourd'hui ni quand ni comment cette aventure va se terminer. En revanche, l'objet reste, grossièrement, identique à lui-même depuis le début et se dessine facilement avec quatre roues, un moteur à explosion, une direction, une boîte de vitesses, des freins. Même si les innovations techniques sont nombreuses, il est facile de bâtir un récit cohérent du développement de la voiture. L'automobile existe dans son temps propre, elle suit une trajectoire technologique, et elle suivra une évolution relativement prévisible tant qu'elle restera un châssis motorisé. En aucun cas n'est repérable une tendance technique qui depuis l'aube des temps humains nous entraînerait vers la réalisation de cet objet. Elle a autant de sens qu'un menhir, mais pas plus !

**BM** Je reviens sur la critique du progrès continu, qui se trouve au coeur de ce livre. Vous affirmez que c'est une vision idéologique, qui ne cesse de s'auto renforcer et de s'autolégitimer, et vous lui opposez l'idée que l'avenir aurait pu être autre, qu'il peut encore être autre.

**A G** Je n'ai de cesse, en effet, de dénoncer la manière dont nous nous sommes enfermés dans une prison imaginaire que symbolise l'adage du Café du Commerce : " on n'arrête pas le progrès ". La liberté n'est pas liée à un système politique, elle vit en nous dans l'attente de l'avenir, d'un avenir que nous ne pouvons envisager qu'avec humilité pour en saisir les opportunités. Le philosophe René Poirier aimait à dire que "l'homme qui se donne toujours son propre spectacle peut bien parler intelligemment, mais il prépare ses paroles, son discours comme un insecte prépare sa chenille et son terrier pour des enfants qu'il ignore". Et il ajoutait "qu'il y a donc un temps virtuel correspondant à un mode d'être inspecifié, un désir d'être, un besoin d'invention".

Le conflit irakien met brutalement en lumière non seulement notre extraordinaire dépendance au pétrole, mais aussi notre incapacité à imaginer d'autres voies n'utilisant pas cette ressource limitée. Il illustre l'impasse dans laquelle la civilisation thermo-industrielle, fondée sur la machine à énergie fossile, s'est engagée. La première partie de mon livre tourne autour de cette question et donne de nombreux exemples: pourquoi, alors que nous savons que nous allons vers le mur, accélérons-nous encore la cadence? Demain, dans cinq ans tout au plus, il y aura renversement de tendance en matière d'énergie fossile, nous atteindrons le fameux "Hubbert peak", moment fatidique où la production de pétrole commencera à décliner. Nous le savons, mais le règne du confort par la machine autophage s'étend, celui de la climatisation par exemple qui entretient le cercle vicieux de l'effet de serre.

Plus généralement, de nombreuses techniques qui se développent aujourd'hui ne suivent-elles pas un modèle analogue, nous enfermant dans des rails techniques, nous privant de tout choix, construisant une civilisation de la fragilité ? Le " progrès technique " serait-il donc devenu un carcan qui bride la liberté humaine ? Comment en sommes-nous arrivés là? D'autres choix, collectifs, sont-ils pensables - et par là même possibles ?

Nous savons tous maintenant que nous sommes responsables des dérèglements actuels de la planète, mais en même temps dans notre for intérieur nous ne croyons pas en une alternative possible. Cette incertitude de la pensée reflète bien la difficulté, encore plus

évidente dans le domaine des machines, de concilier dans la même réflexion le système des choses en devenir dans son déterminisme propre et la liberté de l'homme acteur de son devenir.

**BM** Particulièrement frappants sont les exemples que vous donnez de refus, par des grandes civilisations comme la chinoise, d'entrer dans certaines voies technologiques. Tout le monde connaît le cas de la poudre chez les Chinois, mais il y en a bien d'autres.

**AG** La question récurrente que l'on se pose à propos des autres civilisations "qui n'ont pas su" ou "qui n'ont pas pu" vient de ce que l'on comprend mal la trame philosophique de ces cultures. Ces peuples sont censés ne pas avoir d'intention négative face à ce que nous appelons aujourd'hui le progrès. On leur refuse une volonté de ne pas faire. Je vois dans cette position une tragédie ou un mode hallucinatoire de penser de la part de l'histoire occidentale.

En réalité, se poser la question inverse de celle conventionnelle, à savoir chercher la raison pour laquelle les Chinois, par exemple, n'ont pas voulu trouver les moyens d'aller plus loin dans l'exploitation des mines, ouvre sur un horizon anthropologique que l'occidental moderne ne peut pas saisir. Le réel oriental, en effet, n'est pas conçu comme constitué de substances ou d'êtres, mais il est un processus. La réalité n'a pas de fin, pas de finalité, car "l'intention d'effet tue l'effet, l'assèche, le tarit" explique François Jullien. Bertrand Gille, souvent plus perspicace, étudie aussi dans un chapitre de son histoire des techniques les systèmes bloqués, à savoir ceux de la Chine, comme il se doit, mais encore ceux de l'Amérique pré-colombienne et du monde musulman. Il reconnaît qu'il aurait aussi bien pu mettre dans cette catégorie l'Égypte pharaonique et le monde gréco-romain, tout simplement parce que toutes les civilisations se sont auto-limitées vis à vis de la technique, *sauf la nôtre*. Et il ajoutait cette phrase sybilline: "Que penser de certaines populations dites

primitives qui sont restées au stade de la pierre ?" C'est à dire, en fait, la quasi totalité du monde non occidental moderne !

Quelle vérité renferme une classification, où d'un côté il y a un objet unique (notre société ouverte au développement technologique unilinéaire), et de l'autre une foule hétérogène de peuples (les sociétés où ce développement, extrêmement diversifié, fut bloqué)? Cette façon de penser renferme une énorme lapalissade, puis qu'elle revient tout simplement, pour l'Occident technicien, à s'auto-valider. ( Vérifie si j'ai bien interprété).

**BM** Mais est-il encore possible de prendre une autre voie? Même si on peut concevoir qu'il y avait d'autres voies, ne sommes nous pas obligés de conclure que la voie qui a été choisie a fermé les autres, et qu'elle est devenue une seconde nature? Ne sommes-nous pas trop avancés pour arrêter la Mégamachine?

**AG** La technique, en effet, n'apparaît en réalité comme une dimension indépendante du devenir qu'avec la machine thermique et le discours de rationalisation du social que les penseurs du siècle des Lumières mettent en place, Rousseau excepté. La technique n'est pas autonome *de facto*, mais elle est déclarée *de jure* comme telle. Du même coup, ce qui appartient à un moment du monde - la petite trajectoire technologique initiée par l'éthique puritaine, mélangée à l'invention d'un anthropos qui fait comme s'il avait découvert un sens à l'évolution, alors qu'il n'a forgé qu'une mécanique où se loge le rêve de puissance lié à l'énergie fossile - cette trajectoire va devenir le Grand Récit de l'homme dans le Temps.

Si le progrès technique a été sorti du monde humain par sa prétention à l'autonomie, il le réintègre par ses effets. Le caractère fallacieux du discours progressiste se révèle alors dans cette palinodie: est mis sur le compte de l'évolution inévitable le perfectionnement de l'objet technique, tandis que les conséquences sociales sont imputées à des erreurs dûes à la perversité de la domination. Pasteur en donne, avec lyrisme, une version positiviste très

XIXe. "L'humanité (dans les laboratoires) apprend à lire dans les œuvres de la nature, œuvres de progrès et d'harmonie universelle, tandis que ses œuvres à elle sont trop souvent celles de la barbarie, du fanatisme et de la destruction". Pourtant, à l'époque de Pasteur déjà, des voix s'élevaient, celles de Rimbaud, de Valéry, d'Apollinaire, mais ce n'étaient que des poètes catalogués réactionnaires. Ils exprimaient pourtant le doute d'un peuple qui assistait à l'arrivée d'une civilisation dont il ne comprenait pas les enjeux éthiques pour cette *Terre des Hommes* .

Au fond, notre progrès technoscientifique se révèle comme *un jeu à somme nulle*. On ravage la planète pour obtenir un résultat qui, en fin de compte, s'annule, les nuisances venant équilibrer les avancées. Mais, qu'il en soit ainsi, ne le savons-nous pas tous au fond de nous même?. Les effets de la délocalisation, de la perte du territoire réel, rendent, de ce fait, totalement inadéquates les mesures préconisées par certains pour remettre de l'ordre culturel dans un domaine d'où il a été toujours exclu. Les défenseurs de la démocratie technologique n'ont pas compris que le projet inscrit dans le progrès technique moderne a pour objectif de ruiner toute contestation du devenir. Le destin technologique tel qu'il est assuré par les multinationales tient lieu de projet d'avenir et les Etats sont prêts à se battre pour ce projet. Ils alimentent ainsi une contestation hallucinée, dépourvue de profondeur philosophique et qualifiée de terroriste, incapable de développer une réflexion sur la nature du problème. Comment croire à la démocratie technique par le dialogue puisque le politique s'est déjà perdu dans les grands, les macro, les méga systèmes ?

La trajectoire technologique ne sera pas changée par la discussion démocratique mais par ses revers, peut-être un jour par l'échec du projet multinational mondialiste et par la crise pétrolière.

Dans tous les cas, s'il est replacé dans le monde humain, le progrès technique ne donne plus de sens à l'histoire. L'innovation, le changement, le mouvement sur la trajectoire

technologique doivent alors être réinsérés dans le contexte social où ils se produisent, avec des effets toujours ambivalents et discutables en termes éthiques

Je pose donc à nouveau l'hypothèse: le progrès technique est au mieux un jeu à somme nulle. Ce que l'on gagne d'un côté on le perd de l'autre. On ne perd rien apparemment dans le progrès de l'objet technique lorsqu'il est enfermé et mesuré dans le monde des ingénieurs et des prix Nobel, mais on risque de tout perdre dans le monde des êtres, et pas seulement des humains. Concevoir le jeu à somme nulle, comme le défendait déjà André Lalande dans les années 1930, revient à appréhender la technique comme un fait social total qui fait sens à tous les niveaux de la réalité humaine. Au lecteur de trouver maintenant des exemples. J'en donne quelques uns dans *La fragilité de la puissance* et il suffit de regarder autour de soi pour voir qu'ils sont innombrables.

La solution, en tout cas, ne consiste évidemment pas dans une fuite en avant technologique, ni même dans le développement, fut-il durable. Du reste, je ne sais s'il y a une solution. Mais il y a peut-être une ébauche de solution, qui consisterait à vivre ici la rupture par rapport au progrès technique sans nécessairement l'expulser. Il s'agirait de profiter de notre "avance" par rapport au reste de la planète pour donner l'exemple d'une prise de conscience du dérèglement de notre mode de vie. Considérons par exemple le dernier né des techniques de pointe, l'A-380. Au lieu d'en faire un gros porteur pour atteindre l'hémisphère sud sans escale, ne serait-il pas judicieux de le faire remplacer quatre à six de ses petits frères A-320 sur des destinations dites de navette à partir de Paris, Nice, Toulouse, Marseille...? En trois vols par jour, tout serait réglé, alors qu'il en faut vingt aujourd'hui.

A chaque instant du monde l'homme est libre de revenir sur ses pas et de choisir une autre bifurcation.

**BM** Un passage particulièrement intéressant de votre livre est celui que vous consacrez à la " bifurcation galiléenne." Ce n'est pas seulement la technologie qui a pris une certaine voie,

c'est la connaissance même, c'est l'idée que nous nous faisons de la réalité, et de notre insertion dans la réalité, qui a pris un chemin différent, et fatal à vos yeux, au début du XVII<sup>e</sup> siècle.

**AG** La bifurcation galiléenne fut précisément un des ces instant, un "kairos" qui fit basculer dans l'ère de l'a-moralité techno-scientifique ouvrant la voie à la civilisation thermo-industrielle. Dans la perspective galiléenne, la technique et la connaissance s'associent à la volonté de mettre à disposition la nature. La preuve par l'observation des faits devient gage de vérité de l'énoncé sur le monde. Le renversement est complet par rapport à la perspective antique. En cela, Galilée se distingue radicalement des autres penseurs de la Renaissance. Il passe ainsi de l'affirmation de l'existence d'une légalité dans la nature à la vérification de l'objectivité du monde obtenue par l'expérimentation: entre autres celle, fameuse mais douteuse, de la Tour de Pise et celle des billes sur les plans inclinés pour énoncer la loi de la chute des corps.

Galilée innove donc aussi dans un domaine autrefois réservé à la théologie ou à la morale: la vérité s'obtient non plus par la discussion, la médi(t)ation, l'échange de points de vue, c'est-à-dire la communication entre les êtres, elle devient au contraire le produit d'une technolgie. Le logos se manifeste, en effet, dans un appareil matériel, il se rend prisonnier d'une mécanique qui fait accoucher la réalité de son sens ou la force à se dévoiler dans son intimité première. (Sans doute est-ce une des première formulations de ce "dispositif" qu'Heidegger appelle Gestell). Dès cet instant, la technique peut devenir idéologie parce que la connaissance devient à travers elle enjeu de pouvoir.

En effet, cette technique n'établit pas la vérité des faits, contrairement à ce qu'annonce Galilée. La mathématisation de la nature est d'abord un présupposé: "ôtez la mathématisation et cette physique s'effondre", soutient Dominique Janicaud, pour qui Galilée engage le dialogue expérimental avec la nature à partir d'affirmations invérifiables. Par la suite, les machines construites bien plus tard par d'autres que lui continueront ce



dialogue et l'invention de l'énergie fossile portera à un niveau de vérification inconcevable (au XVIIe) l'existence de lois de la nature. La machine assurera cette fonction de représentation du "grand livre de la nature" et de son écriture mathématique, jusqu'à nos jours où les objets de la vie quotidienne apportent, implicitement, les preuves du bien fondé de cette vision du monde inaugurée au XVIIe siècle.

L'astuce du Pisan consiste à imposer l'idée que, sans savoir ce qu'est l'intimité première de la nature, l'objectif du dévoilement est posé comme un devoir incontestable; Paul Feyerabend nomme ce procédé " la tyrannie de la vérité ". Ou bien encore, dans les termes d'Isabelle Stengers, " le monde fictif proposé par Galilée(...) est un monde que nul ne peut interroger autrement que lui ".

Il est vrai que, de fait, cette objectivité apparaît comme une unicité: le monde n'a pu être construit que d'une seule façon. L'Eglise disait: "Dieu l'a voulu ainsi", la science nouvelle répondra: "la nature l'a fait ainsi" ; mais aussi : "ne pouvait que le faire ainsi".

Cette intolérance s'oppose à la manière dont les grands esprits de cette époque pensaient le monde infini. Non pas seulement sous les traits d'un ciel plein d'étoiles mais dans l'image d'un Univers vibrant sous l'effet des relations entre les choses et les êtres. Macrocosme et microcosme se réfléchissaient alors l'un dans l'autre. L'infinité des mondes de Giordano Bruno, par exemple, le dernier grand théoricien du XVIe siècle, est bien autre que celle de Galilée, et sa conception de la connaissance radicalement différente. Lorsque le Pisan veut nous faire lire "le grand livre ouvert de la Nature" en langage mathématique, Bruno nous met en garde fermement: "*metiri est mentiri* - mesurer c'est mentir". Frances Yates, grande historienne des arts de la magie de cette époque, nous décrit Bruno non pas comme le prédécesseur de Galilée, selon la thèse de l'histoire conventionnelle des sciences, mais comme celui qui achève une autre histoire de la connaissance. Son supplice signe la mort d'un mouvement de pensée, celui des magiciens hermétistes de la Renaissance. Jean Brun en formule joliment le principe: "L'oratoire cédait la place au laboratoire". Galilée fait ainsi

place nette pour une a-moralité de la connaissance, pour une techno-science sans conscience, voilà la thèse que je développe dans un chapitre entier, le quatrième de l'ouvrage.

**BM** On lit à travers les lignes de votre livre ( et parfois même dans les lignes) que la sociologie contemporaine ne fait, grosso modo, que répercuter les idées de l'idéologie dominante, comme elle l'a fait au début du XX<sup>e</sup> siècle, avec l'idéologie coloniale. Comment votre livre a-t-il été reçu par vos collègues?

**AG** Je ne crois pas que l'on puisse accuser la sociologie seulement, la responsabilité repose sur l'ensemble des sciences sociales et tout particulièrement l'histoire des techniques, telle qu'elle s'est écrite en Occident. Les sciences sociales portent une lourde responsabilité dans l'inculcation du mythe du progrès. Un progrès politique (vers la démocratie) et, pour ce qui concerne notre thème de l'évolution technique, un progrès tourné vers un toujours plus sans contrepartie. L'illusion démocratique a fait long feu, mais pas celle de la fatalité du progrès technique, d'un progrès sans sujet et quasiment inscrit dans les lois de la nature. Cette illusion tient bon grâce à l'école, au discours des intellectuels organiques du pouvoir et aux médias qui caressent évidemment le pouvoir dans le sens du poil. Quant à mes collègues, j'espère qu'ils réfléchissent parfois à ce que nous faisons, et j'ai l'impression que la conscience monte d'une inutilité des sciences sociales qui ne remettent pas en cause le fondement apologétique de la société industrielle qui est le leur. De toute manière, une connaissance qui ne réfléchit pas sur les conditions même de son existence reste pour moi sans intérêt.

Face aux catastrophes à venir, il me paraît nécessaire d'entrer en résistance contre le mythe fondateur de notre civilisation et de déverrouiller un imaginaire complètement inerte, parce que prisonnier d'une représentation évolutionniste progressiste. Il faut que se crée un *alterprogressisme* comme s'est construit un altermondialisme.

Alain Gras-Université de Paris 1-CETCOPRA-17, rue de la Sorbonne-75005-Paris